

GÉNÉRIQUE

Réalisation : Valéry Carnoy

Scénario : Valéry Carnoy

Image : Arnaud Guez

Son : Charlie Cabocel, François Aubinet

Montage : Suzana Pedro

Production : Sébastien Lepinay

Avec

Samuel Kircher,
Hassane Allili, Fayçal
Anaflous

SEMAINE DU 08 AU 14 AVRIL

Le Cri des gardes

Claire Denis

Un vaste chantier de travaux publics en Afrique de l'Ouest. Horn, le patron, et Cal, un jeune ingénieur, partagent une habitation provisoire derrière les doubles grilles de l'enceinte réservée aux blancs. Leone, future épouse de Horn, arrive d'Europe le soir même où un homme qui s'est introduit par effraction surgit derrière les grilles. Il s'appelle Alboury. Il ne quittera pas les lieux tant qu'on ne lui aura pas rendu le corps de son frère.

Les Rayons et les ombres

Xavier Giannoli

Les destins de Jean et Corinne Luchaire, un père et sa fille dans la France de l'Occupation. Elle est une jeune vedette de cinéma et son père est un journaliste important, militant pacifiste devenu patron de presse sous la protection de son ami de jeunesse, le puissant ambassadeur d'Allemagne nazie à Paris, Otto Abetz.

TANDEM cinéma



La Danse des renards Valéry Carnoy

2026, Belgique, 1h34



Un coup de cœur ?
Partagez votre expérience



billetterie@tandem.email
09 71 00 56 78
www.tandem-arrasdouai.eu



09 71 00 56 78 | tandem-arrasdouai.eu



2025

2026

ENTRETIEN AVEC LE RÉALISATEUR

Après deux courts métrages (*MA PLANÈTE*, 2019 - *TITAN*, 2021) à succès, comment êtes-vous arrivé à votre premier long métrage ?

La première aide dont j'ai bénéficié est survenue avant *TITAN*. Quand j'ai décidé de m'associer avec ma productrice, Julie Esparbes – à ce moment-là, je n'avais réalisé qu'un film de fin d'études à l'INSAS, *MA PLANÈTE* – nous avons tout de suite eu un débat. Julie croit à la longévité. Elle m'a dit que son idée n'était pas de faire simplement un court, mais d'en faire un qui nous mènerait vers un long. Dès le départ, il y avait donc cette volonté, de sa part, d'aller plus loin, en prenant le temps nécessaire. On a réfléchi à un thème qui nous plaisait. Dans *MA PLANÈTE*, il y avait déjà cette question de la masculinité et du corps, qui intéressait beaucoup Julie aussi. Très vite, nous avons eu envie d'explorer cette masculinité fragile, les corps qui n'ont pas forcément la forme désirée, les corps qui ne sont pas forcément ceux qu'on voit au cinéma. Obèses, squelettiques, écorchés, musclés, tous m'intéressent. On est donc parti là-dessus et j'ai écrit l'histoire de *TITAN* tout en développant le long-métrage sur l'adolescence. Dans *TITAN*, des adolescents s'imposent des blessures à l'aide d'une arme et en sont presque émerveillés. Pour *LA DANSE DES RENARDS*, c'est différent : la blessure provient d'un accident, elle traumatise le personnage et le renvoie à sa fragilité, lui, qui pourtant, durant toute son adolescence, avait fait de son corps une arme. Ces deux projets ont été pensés ensemble et se sont entrelacés avec une véritable complémentarité entre eux.

Comment et quand la boxe est-elle entrée dans l'écriture ?

J'ai pratiqué le football dans une école de sport-études. Mais c'est un sport où le groupe est énorme, et on sait que ça ne fonctionne pas vraiment au cinéma. J'ai opté pour une discipline qui soude très fort. Je me suis souvenu de mon internat : les boxeurs formaient un groupe uni, avec un rapport à leur corps et une maîtrise de soi uniques. Il y avait beaucoup de stéréotypes et de fantasmes à leur sujet. La boxe, c'est aussi un sport multiculturel, ce n'est pas réservé principalement aux blancs, c'est très éclectique. J'avais cette volonté, au cinéma, d'avoir un groupe d'acteurs qui représente la diversité. Ce que j'aime avec le sport-études, c'est qu'il camoufle le déterminisme social, chacun suit les règles de l'internat, du sport qu'il pratique, sans pouvoir se mettre en avant sur la plan socio-culturel, c'est particulièrement le cas de la boxe.

C'est un sport que le cinéma représente régulièrement.

Oui, il est extrêmement cinégénique, rien que pour ses couleurs dominantes : le bleu, le rouge. Comme je suis fasciné par les corps, et les états de transition par lesquels ils passent, je trouvais intéressant de filmer des jeunes qui ne sont pas encore des adultes, qui ne sont plus des enfants et qui ont donc un corps un peu hybride. Dans la boxe, on est souvent torse nu, on s'entraîne beaucoup, on transpire, on pratique la musculation, on se donne des coups, donc il y a quelque chose qui me permet en tant que cinéaste de filmer des corps qui vont constamment s'entremêler, être dans un rapport de contact permanent. Un film représentait notre Panthéon : *KIDS RETURN* de Takeshi Kitano, il nous a vraiment guidé à tous les niveaux.

La blessure réelle et la douleur imaginaire de Camille sont au centre du film. Au lieu d'en élucider la cause médicale, vous les présentez plutôt comme une forme de traumatisme corporel et social. Pourquoi ?

Je trouvais que la douleur psychosomatique de Camille était intéressante. C'est un sujet actuel, comme le burn-out par exemple, qui en est étroitement lié – chez Camille, c'est son corps qui lui dit « *arrête, j'ai mal* ». Dans une narration, j'aime qu'il y ait du mystère, il faut que le spectateur se questionne : est-ce qu'il simule ou vit-il réellement sa douleur ? Ça fait partie de son empathie. Un spectateur empathique se dira que cet enfant ne simule pas, pourquoi il simulerait, il va souffrir avec lui ; un autre, plus dur, se racontera qu'il est en train de mythonner, il a juste peur. On revient à ce double discours, l'un très masculin de puissance et l'autre un peu plus empathique : « *je suis avec toi, je te crois* ». Qu'est-ce qui se passe dans sa tête ? Au fur et à mesure du film, on comprendra qu'il souffre vraiment. Et le pire c'est qu'il sait que l'origine de la douleur est dans sa tête. Mais il doit quand même aller jusqu'au bout, en ayant mal.... Parler de cette douleur – existe-t-elle ou pas ? –, ça pose des questions narratives intéressantes, de la curiosité, et surtout, le plus important dans le cinéma peut-être : du suspense.